

lardises, qui choqueraient peut-être les oreilles prudes d'aujourd'hui, mais dont nos aïeux, dans leur rude franchise, ne songeaient guère à s'effaroucher. Vient ensuite la première période de décadence, puis l'oubli profond ou partiel—plutôt celui-là que celui-ci—selon les lieux.

Dans la province française du Canada, je parie qu'il est des douzaines de paroisses où il n'est pas restée une brîbe des Vieux-Noëls. Dans d'autres on les retrouve torturés, badigeonnés, modernisés même.

Puisse-t-il se trouver pour les vieux chants qui bercèrent plusieurs de ma génération et qui n'ont pas encore péri, un intrépide collectionneur comme nos vieilles chansons canadiennes en ont eu

un dans la personne d'Ernest Gagnon, ce dilettante du beau et du bon dont fut formé notre premier écrin de menues curiosités littéraires et historiques.



Mais s'il faut que les Vieux Noëls proprement dits soient à jamais perdus, veillons avec un soin jaloux sur ce qui nous reste de vieux cantiques de Noël. Que Gounod et Faure ne prennent pas préséance, dans nos solennités du 25 décembre, sur ces merveilleux petits chefs-d'oeuvre de brio musical et de poésie fraîche et bon enfant: Ça, bergers!... Dans cette étable et tant d'autres.

